

Les implications d'un séisme

Olivier Lenoir (ALI — Alpes-Maritimes)

février 2015

Ce que ne disent pas les événements de janvier ou comment apprécier ce qui fut un tremblement de terre et pourquoi le qualifier ainsi ?

Inspirés de la psychanalyse et lecteurs de Freud nous savons qu'un traumatisme ne se révèle que dans l'après-coup lorsque l'effraction du réel n'a pu être symbolisée ; il y a alors refoulement. De manière trop facile, nous parlons et noyons la réalité du quotidien sous des flots de parolotes : c'est noyer le poisson à moins qu'il ne s'agisse de noyer le poison, et chacun de repartir à ses affaires ! Mais le trauma sera réactivé par la plus anodine des rencontres ; c'est le deuxième temps qui crée le trauma et pour cela, ce sera à chacun son histoire, toujours singulière. Ce n'est pas cette piste que je voudrais explorer ici, ce sera au un par un de la conter comme il se doit, demain.

Alors pourquoi parler de séisme en janvier ?

Il y eut vingt morts (17 plus 3), en trois épisodes qui ont chacun relancé le cauchemar dans une nouvelle dimension et cela s'est passé à notre porte. Une conclusion simple est impossible. Nous apprenons tous les jours des dizaines de morts ou plus, mais c'est au loin, Nigeria, Libye, Syrie Irak, Pakistan Afghanistan, ces morts sont ailleurs, pays en conflit, en perdition, le chaos y règne, on s'en désole et les plaint ! Janvier c'est bien pire, pas en nombre mais pire encore, ce fut chez nous. Si on veut bien l'entendre, ce sont nos voisins, nos enfants, pas même à l'écart au fond de ces banlieues ghettos qu'après tout on peut fort bien éviter. Regardons, cela nous sidère, ce sont nos voisins, nos enfants qui soudain se révèlent des inconnus, autres, étrangers, étranges. La menace est dans nos foyers : tel fils ou fille d'une honnête famille banalement athée dont les parents sont normalement impliqués dans le tissu social contemporain, s'est secrètement converti, a décidé ou tente de partir en Syrie pour un voyage assez peu touristique, rejoindre les rangs de l'EI. Le phénomène s'est amplifié, multiplié à travers l'Europe et déborde largement les capacités de contrôle progressivement mises en place, au grand dam des citoyens épris et fiers de la liberté qu'ils pensaient avoir chèrement acquise au cours des deux derniers siècles. Combien de ces jeunes sèment la mort, ou sont déjà morts en service commandé, au loin de leurs familles ? Cela dépasse l'entendement.

Nous étions, pour un grand nombre, discrètement puis fermement sortis du fait religieux, quelques chapelles encore actives pouvaient bien mobiliser sur le pavé d'improbables cohortes, plus ou moins politisées, pour préserver ou protéger, qui une église, une école, un mariage, une famille, un genre, une sexualité, en danger d'extrême dissolution disaient-ils. On pouvait bien y repérer quelques extrémismes mâtinés de recherches de perfections passéistes fantasmées, tout cela composait une société reconnaissable aux déchirements finalement familiaux. Mais soudain la menace est autre, pas seulement proche mais interne, intime.

Que ces djihadistes soient fils et filles d'immigrés, des intouchables, mal ou peu « insérés » dans une société qui au mieux les ignore ; passe encore, on en ferait un film. Mais on aperçoit que la question est plus complexe. Le djihad serait-il le nouveau romantisme, l'aventure totale, un idéal pour adolescents en errance ? L'histoire assez récente nous a servi de l'aventure : il y eut la guerre d'Espagne et ses volontaires partis fleur au fusil comme d'habitude, combattre le fascisme. Il y eut la résistance aux barbaries nazies et ses héros. Il y eut les idéaux d'après-guerre, mai 1968 et ses rêves honnis par la bienséance. Il y eut quelques découvertes encore possibles de terres humaines, c'était avant le GPS et les sponsors, le chemin de Katmandou, l'Inde ou la traversée d'océans et de déserts. Tous ces rêves sont usés, flétris, car fini est le temps de la liberté éclairant le monde au bord d'un continent supposé neuf. Aujourd'hui, la terre entière est sillonnée de charters, de low-cost, pour n'y voir et découvrir que les identiques enseignes de luxe aux quatre coins du monde.

Adieu la liberté l'aventure ? Sans doute, mais il reste les ersatz des jeux vidéo, spectacle et violence mélangés, expressions du sans fond de la déshérence. Or, il faut voir les mises en scène macabres, vidéos de guerre et de djihad nouvellement déversées sur les réseaux, mélanges incroyables à la technologie fort bien maîtrisée, de scénographies hollywoodiennes et de prêches envoûtants canalisant la révolte inhérente et par ailleurs souhaitable de l'adolescence vers un ailleurs mythique où tout est résolu, les humiliations et l'impuissance transcendées, Abu Ghaib vengé, paradis force et triomphe garantis. Le triomphe est celui de la mort maîtrisée, donnée, reçue, voulue. Le marxisme en son temps avait bien promis des lendemains meilleurs, appelant au sacrifice des générations de pionniers, vaines promesses usées au fil des privations et de la mesquinerie d'une nomenklatura auto proclamée. Aujourd'hui, c'est Dieu en personne qui vous donne sa garantie, certes, par l'intermédiaire de quelques magnétiseurs de

foules : il faudra encore un peu de temps pour user ceux-là aussi et leur ôter la moustache. Mais aujourd'hui, la nouveauté est là, qui brille dans le noir des uniformes et des drapeaux. La force est là qui se démontre et le ver est dans le fruit.

Car il nous faut retourner le gant trop douillet de nos certitudes et constater que c'est dans les mots que se loge le chaos, nos arrimages symboliques sont brutalement devenus vacillants. Que nous disent ces enfants disparus, ces violences monstrueuses, gorges tranchées en séries, immolations et autres variations de l'horreur. D'abord, il nous faut les entendre, ce qui n'est en rien acquiescer à leurs thèses ou supposés délires : psychanalystes c'est même notre pratique, quel qu'en soit le scandale. Ils affirment avoir trouvé ce fondement qui leur manquait, une révélation. Souvent sans le savoir d'ailleurs, ils étaient perdus, loin de tout repère et pas seulement dans le schéma de la délinquance petite ou grande. Je les dirai perdus dans un monde symbolique largement dévalué, aux liens rouillés où l'imaginaire le plus débridé fait office de boussole, triomphe du discours capitaliste où chacun ne recherche que la plus-value d'une production débilite, un impossible et illusoire retour au sujet des lambeaux toujours et déjà dévalués d'une course perdue d'avance.

Une société humaine ne naît et ne survit que par son liant symbolique, qui n'est pas un ciment car c'est de la souplesse et de la vitalité de l'ensemble produit que dépendront sa survie et son adaptation aux aléas qu'elle affronte.

Que voyons-nous du symbolique ? On entend souvent parler de déclin !

Au long du siècle dernier il fut dramatiquement bousculé, remis en cause et pourfendu par les guerres idéologiques, les bouleversements de la science et des techniques qui en sont issues avec leurs prétendues conquêtes et l'imaginaire maîtrise de notre domicile planétaire. Comment ne pas être perdu dans une modernité oublieuse de toute histoire et niant ses origines. La solution la plus simple et directe est de mythifier le passé, jusqu'au plus récent. C'est ainsi que chacun fait en idéalisant ses origines, son enfance et sa jeunesse, refusant au plus intime la perte primordiale d'une harmonie reconstruite. Refus d'une castration première qui nous a précipités dans l'incertitude de la vie. C'est l'impossible choix de l'adolescence où se forment les idéaux qu'il faudra mettre à l'épreuve d'une réalité souvent grise. Comment à cet âge, résister aux sirènes de la conquête, de la perfection promise. La révolte est un choix nécessaire quelle qu'en soit l'intensité, pour constituer ses propres repères, fussent-ils retour aux sources d'un modèle affadi. Une révolte trop souvent réduite à la poursuite du nouveau,

d'une mode reléguant au passé formes tics et habits qui n'en sont que la plus anodine et marchande des expressions.

Quelle que soit la réalité toujours scandaleuse des frustrations, la vulgarité des promesses sans cesse renouvelées du bonheur à prix discount en renouvelle la violence et la provocation. Que pèsent alors les garanties offertes d'une retraite heureuse, le comique d'une assurance-vie, d'un plan épargne aux conditions sans égales. Or, ce sont là les principales réponses aux idéaux affichés d'égalité, voire de fraternité.

Oui mais l'éthique ? Rengaine essoufflée dont il ne reste que les tics. Vie et mort emmêlées de toujours, l'époque a choisi d'occulter cette moitié de nos pulsions que nous jugeons scandaleuse. Car si la mort est partout, d'abord en nous, dans nos cellules, dans nos pulsions, elle est dans sa matérialité partout masquée. La mort est niée, toujours remise à plus tard et seulement montrée derrière un écran, accessible en images aussitôt dites « insupportables ». Qui sait qu'un mort est froid ? C'est bien écrit dans les livres, les romans mais qui les lit aujourd'hui ? C'est dit dans les films et les vidéos mais qui les touche ces morts ? C'est aux mains d'anonymes spécialistes, médecins, légistes, savants et juristes qui la constatent, la commentent, en repoussent l'échéance et l'annoncent. Or voici qu'elle nous est proposée comme accomplissement, comme désirante et désirée, comme compagne à notre service, aussi belle et désirable que la plus belle des promesses : glorifiée. En Afrique en Orient et bientôt chez nous, enfants vieillards ou femmes s'en font à la ceinture les porteurs. Il est vrai que notre modèle américain nous a depuis longtemps accoutumés à ces tueries hors sens aux bons soins d'adolescents surarmés. Aujourd'hui ce sera au nom d'un dieu, d'un idéal incarné par le fils ou la fille de notre voisin. La femme idéalement porteuse de vie devenue porteuse de mort, ce cauchemar est devenu possible et défie notre imaginaire. Car il faut le dire au plus vite, ces news monstrueuses nourrissant nos fantasmes sont vraies, confirmées et non plus marginales. La mort est ce signifiant forclos faisant retour dans le réel.

Ce billet aurait-il pour but d'affoler ou sonner le tocsin ? Certes non, je laisserai aux démagogues de tous bords cette tâche dont ils se délectent, car cet embryon d'analyse circonstancielle vise à pointer dans l'actualité l'essence de ce que la psychanalyse, à la suite de Lacan, nomme l'accès du sujet au symbolique. C'est le stade du miroir formalisé en un graphe dont on oublie souvent la dynamique toujours à l'œuvre ; un stade qui n'est jamais dépassé. Cette évidence apparaît dans la reprise du triptyque Réel-Symbolique-Imaginaire au nouage sans cesse mouvant.

Je ne tiens ici qu'à brièvement souligner ce que le Symbolique lacanien désigne et démontre. Il démontre l'artificialité des conventions du langage dont chacun hérite mais dont nous n'avons que l'usufruit. Illusion d'un appareillage stable et fiable qui nous permettrait de désigner sans défaut le monde, ses parties et nous-mêmes, d'en avoir la maîtrise et nous approprier quelques miettes d'un réel qui nous hante. La réalité ici démontrée est bien différente, nous sommes des parlêtres définis, Lacan disait parasités, par le langage dont les fondements nous échappent et n'ont rien d'intemporel. Les mots parsemant ce libelle, « école » « mariage » « famille » « genre » « sexualité » « religion » « dieu » comme tous les autres, sont des signifiants qui n'ont sens qu'en lien avec leurs suivants, pour chacun dans son histoire, au un par un. Du signifiant au signifié il y a une barre, un impossible. Saussure illustre ici une vague entre le flot sonore et le signifié. Mais cette leçon entendue de la psychanalyse a été forclosée dans la modernité, rejetée aux abîmes de l'ignorance pour cause de non-scientificité disent-ils et leur cognition, ils s'y cramponnent et tenteront des remédiations cognitives comme ils disent, forçages pour apprendre aux déviants à produire du signifiant de manière sécurisée.

Nos adolescents, nos djihadistes, éloignés de nos conventions obsolètes nous forcent à entendre le vacillement de nos certitudes morales techniques et sociétales. C'est en cela que je mettais en en-tête « séisme » et « tremblement de terre », notre globe symbolique est fragile et nous avons cru le consolider à coup de lois, de conventions sociales, de technologies financières, productivistes, médicales et psychiatriques. Notre globe symbolique a été bétonné de certitudes quand il fallait à ce liant, lui apporter la souplesse qui est sa force sa richesse et son efficace. La psychanalyse n'est pas une technologie mais elle est prête, de toujours, à cet exercice. C'est un regard, c'est une écoute qui pourrait irriguer notre édifice. Dans ces temps de panique, le psychanalyste ne sera pas tribun, sa position est difficile car il n'a pas la solution que tous attendent – les promesses sont escroqueries – mais il sera disponible pour qui veut se mettre au travail.